Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

51/4 | 2010

**Sciences humaines et sociales en Russie à l'Âge
d'argent**

Korine Amacher, Leonid Heller, éds. Le retour des héros

Françoise Mayer

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/7433>

DOI : 10.4000/monderusse.7433

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2010

Pagination : 796-799

ISBN : 978-2-7132-2316-7

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Françoise Mayer, « Korine Amacher, Leonid Heller, éds. Le retour des héros », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 51/4 | 2010, mis en ligne le 09 septembre 2013, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7433> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7433>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

Korine Amacher, Leonid Heller, éd. Le retour des héros

Françoise Mayer

RÉFÉRENCE

Korine AMACHER, Leonid HELLER, éd. **Le retour des héros. La reconstitution des mythologies nationales à l'heure du postcommunisme**. Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant, 2010, 276 p. (Publications de l'Institut européen de l'université de Genève, 6)

- 1 Plusieurs décennies durant, sept pour les uns, quatre pour les autres, le communisme a produit et imposé ses modèles héroïques sur toute une aire culturelle. Sa chute allait-elle en engendrer d'autres, ou bien générer une volonté de rupture radicale avec un mode d'imposition du sens qui avait tant marqué ? Les héros ont-ils trouvé leur place dans l'imaginaire des sociétés sorties du communisme ? Et si oui, lesquels, comment et par qui ont-ils été fabriqués ? Telles sont les questions que se posent les initiateurs d'un colloque réuni à Genève en décembre 2007, et dont le présent ouvrage nous propose les actes. Le but de cette réunion, nous rappellent Korine Amacher et Leonid Heller en introduction, était de suivre les multiples réappropriations de l'histoire au moyen de « l'héroïsation ou de la déshéroïsation » telles qu'elles se manifestent dans l'ensemble des pays postcommunistes. Pour ce faire, certains choix ont été faits concernant la définition du héros, un peu en marge des perspectives habituelles, afin d'aboutir à trois catégories censées ordonner les contributions recueillies ici : le héros « lutteur », celui des exploits accomplis au mépris du danger pour sa vie ou son intégrité, le héros « incarnation », censé incarner une époque ou un milieu, le héros « vedette », fruit de la mode ou des médias. Aucune de ces catégories n'est exclusive des autres et c'est à partir de leur fonctionnement discursif, plus que dans leurs mécanismes sémiotiques ou anthropologiques, que les phénomènes qui y sont rapportés sont ici étudiés. Les

constructions « héroïsantes » sont donc envisagées avant tout comme autant de marques des discours de leur époque.

- 2 Le volume ainsi créé offre un éventail de cas emblématique de la diversité des histoires nationales, qui tranche avec la communauté bien réelle de destins au sein du bloc soviétique. Cette multiplicité nous rappelle par ailleurs à quel point la culture des héros relève pour partie de vécus authentiques, pour partie de stratégies mémorielles. Il est donc sage de considérer ces multiples processus de fabrique, voire, dans certains cas, de réhabilitation de héros comme une négociation complexe entre le poids et le choix du passé de la part d'acteurs observés autant dans leurs objectifs que dans leurs pratiques. L'ouvrage est composé de trois parties « géographiques » : espace ukrainien, espace centre-européen, espace russe, à l'intérieur desquels règnent d'autres régimes de différenciation mémorielle qui rendent compte de la pluralité des discours identitaires au sein d'une même aire culturelle. Les contributions rassemblées témoignent de ces visions contrastées – parfois contradictoires – du passé, qui renvoient à des processus d'identification qui peuvent entrer en concurrence.
- 3 Concernant l'Ukraine (1^{re} p.), Roman Mnich nous familiarise avec les usages possibles du personnage de Bogdan Hmel'nic'kij et sa place dans le panthéon national, tandis que Yarina Tsymbal note la réactualisation de la figure d'un trope traditionnel de la littérature, celui de la « baba Paraška », sous des formes contemporaines. Dans un autre registre, Éric Aunoble s'interroge sur l'évolution de la réception à l'Ouest comme à l'Est de Nestor Mahno, et Delphine Bechtel sur la mobilisation d'une certaine martyrologie et ses figures de victimes dans la mémoire officielle. On comprend au fil de ces lectures à quel point la quête de héros constitue un enjeu essentiel de l'affirmation identitaire, donnant lieu à des jeux complexes entre acteurs de toutes sortes.
- 4 La deuxième partie est consacrée à l'espace centre-européen. Didier Francfort propose une contribution originale sur la place de la musique et des musiciens dans la fabrique de repères héroïques ou la constitution de panthéons musicaux nationaux, tandis que Muriel Blaive, à partir d'entretiens menés dans un village frontalier, traque la figure du « petit homme tchèque » fait de compromis et de petites lâchetés qui lui semblent exemplaires de traits partagés par toute la nation dans ce qu'elle identifie au bout du compte comme un culte de la médiocrité. Paul Gradwohl la suit dans ce jugement de valeur, qu'il mobilise en dernière analyse pour expliquer les avatars de la mémoire de trois héros communistes (Béla Kun, Mátyás Rákosi et János Kádár) et ses difficultés à faire consensus. Par contraste, Zoltán Bécsi nous explique en quoi la mémoire de Horthy sert les valeurs anticommunistes. Agata Szczuka s'attaque à la manifestation burlesque de ce qui serait un caractère national à travers le phénomène peu banal de Jára Cimrman, personnage de théâtre créé dans les années 1960 et qui devint très vite l'objet d'un véritable culte, semblant en effet répondre, par sa débrouillardise, son humour, son art de l'absurde, à des attentes particulières d'un public apparemment en quête de ce type d'exutoire. La contribution de Leonid Heller tranche avec l'ensemble, en ce qu'elle cherche à proposer une méthode propre à saisir la plasticité de la mémoire des héros, à partir de l'observation d'une institution commune à chaque État : son théâtre national, lieu par excellence de production et de diffusion des repères et mythes nationaux.
- 5 Une troisième partie est consacrée à l'espace russe, avec quatre contributions. Là encore, l'accent est mis sur les réappropriations du passé, avec le texte de Maria Ferretti sur le retour de l'image d'Épinal du dernier tsar et de son époque, vecteur des valeurs libérales et occidentalistes mais aussi des valeurs nationalistes et autoritaires. C'est tout un

tableau des métamorphoses de cette image et des sens qu'on peut lui attribuer qui nous est ici offert. Korine Amacher, en revanche, se penche sur le devenir étonnant de la mémoire des révolutionnaires russes du XIX^e siècle dans les manuels russes. Elle montre comment ces héros, plus ou moins insérés dans la chaîne révolutionnaire par les cadres communistes au fil des étapes de l'histoire soviétique, passent tour à tour de l'adulation à la diabolisation en raison des valeurs qu'ils peuvent symboliser, et comment la dimension « révolutionnaire » ou « terroriste » de leur héritage est minimisée après 1991 au profit d'une valorisation de leurs objectifs démocratiques, ou au contraire stigmatisée dans des manuels qui cherchent à légitimer le passé tsariste. C'est au final cette vision, intégrant la figure paradoxale d'un Stalin continuateur de l'œuvre des tsars, qui semble à présent l'emporter sur celle des mythes révolutionnaires associés à l'image négative de la violence. Dans cette redistribution du sens, là encore, à l'instar de ce qui a pu être décrit pour l'espace centre-européen, on constate aussi un engouement pour des figures ordinaires ou antihéroïques, mais – contrairement à ce qui se passe en Europe centrale –, l'imposition de ces nouvelles figures semble plus programmatique que relevant d'un ancrage réel dans un imaginaire partagé.

- 6 Au terme de cette excursion à travers les discours sur le passé tels qu'ils peuvent se manifester dans l'Europe postcommuniste, le caractère hétérogène des contributions souligne judicieusement la dimension plurielle du rapport au passé dans des sociétés qui semblent pourtant avoir suivi une chronologie historique propre à les rapprocher. Au fil de ces différents témoignages sur la façon dont la mémoire est travaillée et retravaillée dans les contextes postcommunistes, émergent des mécanismes et des tropes communs à ces pratiques mémorielles. Ce travail offre par conséquent quelques pistes intéressantes pour renouveler les études sur la place de la mémoire dans la sortie du communisme. La liberté laissée aux contributeurs sur le choix de leur objet fournit trop peu d'éléments pour une véritable réflexion comparative, mais montre de façon convaincante que ces mémoires postcommunistes ne s'enferment pas dans les cadres mentaux qui s'imposent dans le champ politique des pays concernés, dès lors que le rapport au passé y devient un enjeu de la compétition entre acteurs et groupes d'acteurs. L'absence de certains thèmes (comme celui de l'ombre de la collaboration et de ses ravages sur les possibles figures de héros) si présents dans les débats publics sur ce sujet peut par conséquent surprendre, mais il ne faut pas chercher dans cet ouvrage des réponses aux questions que les auteurs ne posaient pas au moment du colloque. Leur travail se démarque nettement des travaux pléthoriques sur les modalités souhaitables d'une politique de la mémoire susceptible de surmonter les blessures du passé. La dernière contribution, pourtant, à propos de la mémoire actuelle du stalinisme en Russie, relève d'une approche plus politique et engagée qui tranche avec les autres textes. Arseni Roginski y rappelle le spectre inquiétant d'un passé douloureux qui, décidément, ne passe pas. En ajoutant ce texte aux actes de leur colloque, les auteurs soulignent qu'ils sont conscients des limites de leur démarche. Là où, malgré tout, on les suivra moins, c'est lorsqu'ils se défendent de vouloir participer au jeu idéologisé de la réinterprétation de certains parcours d'anciens opposants au régime totalitaire. Leur façon d'éviter la question de la dissidence n'est pas sans rappeler le rapport profondément ambivalent que ces sociétés postcommunistes peuvent entretenir avec cet héritage. Certes, il est risqué de s'engager sur un terrain miné par les instrumentalisation politiques, et l'on comprend toutes les hypothèses qui peuvent peser sur une recherche qui se donnerait pour objet les phénomènes de « décanonisation » des résistants d'hier, mais le chercheur ne sauvera pas son « objectivité » en refusant les défis de ce genre, bien au contraire.